
SUJATA
MASSEY



LES
VEUVES
DE
MALABAR
HILL

ROMAN

Une aventure
de Perveen Mistry

SUJATA MASSEY

LES VEUVES DE MALABAR HILL

Bombay, 1921.

Perveen Mistry travaille dans le cabinet d'avocats de son père, devenant la toute première femme avocate en Inde. Un statut qui ne manque pas de faire débat, alors que seuls les hommes sont autorisés à plaider au tribunal... Mais quand un meurtre est commis dans une riche maison musulmane pratiquant la *purdah* (séparation stricte des femmes et des hommes), elle est la seule à pouvoir mener l'enquête.

Faisal Mukri a été retrouvé poignardé à Malabar Hill, chez son ancien employeur, Omar Farid, un riche marchand, lui-même décédé quelques semaines auparavant. Les potentielles témoins du crime sont ses trois veuves, vivant recluses dans une partie de la maison interdite aux hommes. Perveen arrivera-t-elle à comprendre ce qui s'est réellement passé ?

Une enquête passionnante, qui nous plonge au cœur de la société indienne du début du xx^e siècle et de la place qu'y occupent les femmes.

« PERVEEN MISTRY A TOUT POUR PLAIRE,
DONT UNE PROPENSION RÉSOLUMENT
BIENVENUE À SE FOURRER DANS LES AFFAIRES
DES AUTRES. UN VÉRITABLE PAGE-TURNER ! »

The Globe and Mail

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet.

ISBN : 978-2-36812-494-9



9 782368 124949

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : le-petitatelier.com

Illustration : Andrew Davidson


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Perveen est un personnage vraiment attachant, inspiré par des personnes réelles, ce qui lui donne encore plus de force. Ce livre nous offre une belle rétrospective de l'Inde des années 1920. J'ai énormément aimé cette lecture. »

Alexandra, de @chromopixel

« Ce roman est envoûtant, je me suis totalement laissée happer par l'histoire et les personnages. Perveen est forte et déterminée, on est autant passionné par son histoire personnelle que par l'enquête qu'elle tente de résoudre. »

Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

« Ce roman de Sujata Massey est un incroyable *page-turner* ! On est voluptueusement enveloppé par l'exotisme indien. C'est un texte fort sur la condition féminine en Inde au siècle dernier. »

Aurélie, de @aurelivres57

« J'ai adoré cette lecture, j'en suis ressortie enrichie. Sujata Massey signe ici un "crime fiction" où la condition féminine est grandement abordée. Un roman vraiment étonnant ! »

Hélène, de @lespetiteslecturesdhelene

« Ce roman est addictif et très agréable à lire. C'est une immersion passionnante dans l'Inde du début du vingtième siècle. Ce roman soulève la question du statut particulier de la femme, du poids des croyances et des coutumes. »

Soraya, de @soraya_bouquine

« Une belle surprise, dépaysante et envoûtante ! »

Célia, de @ladybooksss

« Ce roman mélange avec adresse les paysages culturels de l'Inde et les détails historiques des années 1920. Je me suis attachée au personnage fort de Perveen qui, malgré les coutumes et la condition de la femme à cette époque, est restée une femme forte, intelligente et dévouée. »

Alexia, de @share_livres

« Sujata Massey, une auteure à la plume en or, nous offre une histoire d'émancipation au cœur de la société indienne du début du XX^e siècle. Perveen Mistry est une héroïne au parcours hors-normes, porteuse d'espoir et ouvrant la route à beaucoup d'autres jeunes filles. »

Jessica, de @the.eden.of.books

« Je me suis beaucoup attachée à Perveen, sa force de caractère et sa détermination m'ont beaucoup touchée. »
Debora, de @debora.moloc

« J'ai beaucoup aimé les personnages et la culture. Perveen est très moderne pour son époque et son histoire est attachante. »
Marie-Anne, de @maddysbook

« C'est un roman extrêmement dépayçant, une plongée forte au cœur de l'Inde des années 1920 et de sa culture. »
Laure, de @liseusehyperfertile

« Un personnage féminin comme je les aime ! »
Flavie, de @petite_etoile_livresque

« Une belle lecture pour les amateurs d'évasion et de voyage littéraire. »
Cédrina, de @simplementced

« Une lecture qui m'a beaucoup éclairée sur l'Inde et la condition des femmes dans les années 1920. Si vous aimez l'Inde et les histoires de femmes résilientes, partez à la découverte de Perveen et de son sacré caractère ! »
Amélie, de @le_nez_dans_les_bouquins

« L'écriture immersive de Sujata Massey et l'authenticité des personnages nous plongent dans le Bombay des années 1920. Une fresque indienne autour de la condition féminine au xx^e siècle portée par une héroïne déterminée façonnant les prémices du féminisme ! »
Louise, de @livres.et.compagnie

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LES VEUVES
DE MALABAR HILL

Titre original : *The Widows of Malabar Hill*
Copyright © 2018 by Sujata Massey
Publié pour la première fois aux États-Unis par Soho Press, New York
Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

Pour la traduction :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-494-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sujata Massey

LES VEUVES
DE MALABAR HILL

UNE AVENTURE DE PERVEEN MISTRY

Roman

Traduit de l'anglais
par Aurélie Tronchet


CHARLESTON

*Pour Karin et Bharat Parekh
qui m'ont fait connaître Bombay.*

1921

Le regard d'un inconnu

Bombay, février 1921

PERVEEN RENCONTRA L'ÉTRANGER LE MATIN ; ils avaient failli se télescoper. Elle était tombée sur lui alors qu'il se tenait à demi caché dans l'entrée en portique de la Maison Mistry. Vêtu d'une chemise en drap fin et d'un dhoti* de coton crasseux qui pendouillait en mille plis de la taille aux chevilles, l'homme d'âge mûr n'avait visiblement pas dormi depuis plusieurs jours. Pas rasé, ses petits yeux plissés de fatigue, il empestait la sueur mélangée à l'odeur de la noix de bétel.

Il était rare qu'un visiteur se présente si tôt à la Maison Mistry. Le cabinet se trouvait dans le quartier du Fort, là où s'était établie la première colonie de Bombay. Le vieux mur d'enceinte s'était écroulé depuis longtemps, mais le quartier

* Dhoti : Pagne long (hindi, bengali et autres langues).

(Retrouvez tous les mots suivis d'un astérisque dans le glossaire en fin d'ouvrage.)

était resté le bastion de la loi et de la finance, toutes ses officines ouvrant pour la plupart entre neuf et dix heures.

Présumant que l'homme était un client misérable, Perveen baissa les yeux, elle ne voulait pas qu'il se sente gêné par son regard – l'idée qu'une femme puisse être avocate en choquait plus d'un par ici. Elle fut surprise de constater que l'homme n'était pas pauvre du tout : ses jambes fines étaient gainées de bas sombres, ses pieds de chaussures basses en cuir noir éraflé.

Il n'y avait qu'à Calcutta, à deux mille kilomètres de là, que les hommes portaient des chaussures anglaises et des bas avec leur dhoti*. Calcutta : la ville qui lui rappellerait Cyrus pour le restant de sa vie.

Quand Perveen releva la tête, son inquiétude devait être palpable, car l'homme avait tourné les talons.

— Une minute ! Vous cherchez le cabinet Mistry ? le héla-t-elle alors qu'il s'élançait pour traverser la rue.

Quelques instants plus tard, encore perplexe, Perveen frappait à la porte du cabinet, et Mustafa, le vieux major-dome de la Maison Mistry, lui ouvrit. Le vieillard porta la main à son cœur puis au front pour la saluer avant de prendre la gamelle qu'elle avait apportée pour son déjeuner.

— Adab, Perveen-memsahib, dit-il. Où se trouve votre honorable père, ce matin ?

— À la Haute Cour, pour le procès de Jayanth. Mustafa, est-ce que vous saviez que quelqu'un attendait devant notre maison ?

Il regarda derrière Perveen, vers l'entrée maintenant déserte.

— Non. Où est-il parti ?

— De l'autre côté de la rue. C'est l'homme avec le dhoti*.

Perveen distinguait l'inconnu debout dans l'ombre d'un bâtiment.

Mustafa plissa les yeux.

— Même s'il est sale, ce n'est pas un mendiant. Ça se voit à ses chaussures.

— Ses chaussures et ses bas, ajouta Perveen.

— S'il avait frappé à la porte, je lui aurais dit de revenir après dix heures. Vous êtes trop occupée en début de matinée pour des étrangers comme lui – bien que je n'aie vu aucun rendez-vous dans le registre aujourd'hui.

Perveen perçut l'inquiétude dans la voix de Mustafa, le majordome savait qu'elle faisait tout son possible pour attirer les clients.

— Je n'ai pas pris de rendez-vous parce qu'une vieille amie arrive d'Angleterre par le bateau. Je dois aller l'accueillir.

— Le *SS London* ?

— Je vois que vous avez vérifié la liste dans le journal de ce matin, répondit-elle avec un sourire.

Le vieillard, sa tête grisonnante inclinée en avant, en convint humblement.

— Oui, en effet. Je vous informerai quand les passagers du *London* débarqueront. Et, dites-moi, est-ce que votre amie anglaise va venir à la Maison Mistry ? Je pourrais préparer un thé.

— Je crois qu'Alice ira d'abord chez ses parents, à Malabar Hill, mais elle nous rendra sans doute visite bientôt.

Perveen inspecta du regard l'entrée en marbre baignant dans la lumière des appliques dorées. Elle serait ravie de montrer le bâtiment gothique à son amie, Alice Hobson-Jones. Les plafonds à six mètres de hauteur, tout spécialement, faisaient l'orgueil de feu son grand-père, Abbas Kayam Mistry. Il lui semblait qu'il les regardait toujours depuis le grand portrait qui gardait l'entrée. Ses yeux, aussi noirs que son fetah* à sommet plat, paraissaient tout voir, tout en ne diffusant pas la moindre chaleur.

— J'ai une tonne de paperasse à étudier là-haut. J'espère que Pappa sera rentré pour l'heure du déjeuner, j'ai apporté quelque chose de délicieux !

— Il faudra qu'il ait gagné au tribunal, Insh'Allah**, sinon il n'aura pas d'appétit, prédit pieusement Mustafa.

* Fetah : Chapeau traditionnel porté par les hommes zoroastriens*.

** Insh'Allah : Si Dieu le veut (ourdou).

— Il ne perd presque jamais ! s'exclama Perveen, bien que le procès de la matinée soit un dossier difficile.

Ce matin, dans la voiture, Jamshedji et elle avaient été silencieux : lui consultant ses notes, elle regardant par la fenêtre, songeant à leur jeune client, en prison à quelques kilomètres de là, se demandant si aujourd'hui serait le jour de sa libération.

— Votre père gagne grâce à un don de Dieu, cette capacité qu'il a de voir les pensées des gens, lui dit Mustafa. Mistry-sahib peut lire sur le visage du juge comme il lit les nouvelles dans le journal.

Perveen soupira, regrettant de ne pas avoir ce talent. Elle, elle n'aurait su dire si l'étranger de Calcutta était une âme perdue ou l'annonceur de graves ennuis.

Écartant cette contrariété, elle monta à l'étage d'un pas lourd et s'installa de son côté du grand bureau en acajou afin de s'atteler à la rédaction d'un contrat de propriété. La paperasse juridique était parfois abrutissante, mais sur la subtilité d'un seul mot pouvait se jouer le succès ou la ruine d'un client. Trois années d'études de droit lui avaient permis de développer sa compréhension, mais six mois à travailler pour son père lui avaient appris qu'inspecter chaque ligne plusieurs fois était primordial.

La matinée devenait de plus en plus chaude, Perveen mit en route le petit ventilateur électrique installé dans une fenêtre centrale. La Maison Mistry avait été le premier bâtiment de la rue à être alimenté en électricité et, en raison de son coût élevé, on était censé en faire un usage très modéré.

La jeune femme jeta un regard dans la rue par la fenêtre. Autrefois, les cinquante kilomètres carrés du Fort avaient accueilli le campement d'origine de l'East India Company. Aujourd'hui, le quartier était connu pour sa Haute Cour de Justice et les nombreuses études juridiques qui l'entouraient. Nichées parmi les cabinets d'avocats anglais, hindous et musulmans, se trouvait également un nombre assez conséquent d'officines dirigées par des membres de

la communauté religieuse de Perveen, les Zoroastriens* nés en Inde. Seulement six pour cent des habitants de Bombay étaient parsis, et pourtant, à eux seuls, ils représentaient un tiers des avocats de la ville.

Les Iranis – les immigrés zoroastriens* arrivés à partir du XIX^e siècle – s’enorgueillissaient d’être les propriétaires de superbes boulangeries et de restaurants servant une cuisine aux influences de leur pays d’origine, la Perse. Yazdani, le café-boulangerie de l’autre côté de la rue, était l’un de ces établissements. Il attirait plus de deux cents clients chaque jour. Et ce matin, la file d’attente contournait un obstacle insolite.

C’était l’étranger bengali. Il avait quitté le dernier endroit où Perveen l’avait vu pour se réfugier à l’ombre de l’auvent du restaurant, ce qui lui permettait de rester face à la Maison Mistry sans rôtir au soleil.

Perveen ressentit une pointe d’appréhension avant de se rappeler qu’on ne pouvait pas la voir derrière les vitres du deuxième étage. Depuis son observatoire, elle profitait d’une vue panoramique.

Dans un coin du bureau, une grande armoire Godrej était uniquement réservée à Perveen. Elle contenait des parapluies, des vêtements de rechange et l’article élogieux du *Bombay Samachar* qui la présentait comme la première femme avocat de Bombay. Elle avait eu envie d’encadrer cet article pour l’accrocher sur un des murs du rez-de-chaussée, parmi les nombreuses distinctions de Jamshedji Mistry, son père, mais celui-ci avait considéré que c’était l’exposer un peu trop abruptement aux clients qui avaient besoin de temps pour accepter l’idée d’être représentés par une femme.

Perveen fouilla dans son armoire à la recherche de ses jumelles d’opéra en nacre. De retour à la fenêtre, elle les ajusta jusqu’à ce que le visage sinistre de l’homme lui apparaisse comme s’il était tout près. Il ne ressemblait à

* Zoroastrien : Membre de la religion monothéiste du zoroastrisme, antérieure à l’islam et au christianisme. Zarathustra, également appelé Zoroastre, est le prophète de cette religion.

personne qu'elle eût déjà croisé dans le Fort, et elle ne se rappelait pas non plus l'avoir un jour rencontré à Calcutta.

Elle reposa les jumelles et remarqua le courrier non ouvert de la veille. Au sommet de la pile se trouvait une épaisse enveloppe sur laquelle était inscrite l'adresse de l'expéditeur, 22 Sea View Road. Une personne déjà cliente était toujours une priorité. Ce client-ci, Mr Omar Farid, propriétaire d'une fabrique de textile, avait succombé à un cancer de l'estomac deux mois plus tôt.

Perveen lut la lettre rédigée par l'exécuteur testamentaire, Faisal Mukri. Mr Mukri souhaitait qu'elle procède à une modification qui allait perturber le règlement successoral sur lequel elle travaillait. Mr Farid laissait trois veuves, qui vivaient toutes dans sa demeure, et quatre enfants – ce que Jamshedji appelait une « modeste descendance pour un polygame ».

Mr Mukri avait écrit que les trois veuves souhaitaient renoncer à leurs biens pour les transformer en donations au waqf familial, une fiducie de bienfaisance qui distribuait chaque année des fonds aux nécessiteux tout en versant un dividende à des membres désignés de la famille. Bien qu'un homme ou une femme puissent assurément faire un don à qui il ou elle le souhaitait, les waqfs étaient soigneusement contrôlés par le gouvernement afin d'éviter les fraudes, et un soudain apport d'argent pouvait attirer l'attention. Perveen décida d'en discuter avec son père avant de répondre à Mr Mukri.

Elle posait la lettre en évidence du côté du bureau de Jamshedji lorsque Mustafa entra, portant un petit plateau en argent sur lequel étaient disposés une tasse de thé et deux biscuits Britannia placés sans façon sur la soucoupe.

— Vous êtes sorti dans la rue ? demanda-t-elle après avoir bu une minuscule gorgée du breuvage chaud et laiteux.

— Non. Pourquoi ?

Perveen ne parvenait pas à préciser son inquiétude.

— L'homme qui était devant la porte quand je suis arrivée est allé se poster en face d'ici, finit-elle par dire.

— Un rôdeur dans Bruce Street !

Voyant l'expression sombre de Mustafa, Perveen craignit qu'il saute sur le vieux fusil de régiment Punjabi qu'il gardait dans le placard de la cuisine.

— Dois-je aller le chasser jusqu'à l'Esplanade ?

— Il n'y a probablement aucune raison d'en arriver là. Mais jetez vous-même un coup d'œil, prenez ça.

Perveen se dirigea près de la fenêtre où elle se saisit de ses jumelles d'opéra. Il lui fallut quelques minutes pour expliquer au vieil homme comment ajuster l'appareil à sa vue.

— Hé, ces lunettes sont magiques ! On peut voir partout avec ça ! s'exclama-t-il, émerveillé.

— Oui. Regardez vers la boutique de Yazdani. Vous le voyez ?

— L'homme en dhoti* blanc, soupira Mustafa. Maintenant je me souviens qu'il traînait déjà dans le coin quand je suis sorti acheter du lait.

— Quelle heure était-il ?

— L'heure habituelle, vingt ou trente minutes avant votre arrivée.

Cela signifiait que l'inconnu avait surveillé l'immeuble trois heures d'affilée.

Légalement, il avait le droit d'être où il voulait. Mais Bruce Street était le deuxième foyer de Perveen, et elle se sentait légitimement curieuse de savoir qui cet étranger attendait.

— Je vais aller le voir et lui demander ce qu'il fait ici, décréta-t-elle en s'efforçant de paraître détachée.

Mustafa reposa les jumelles pour la dévisager, soucieux.

— Vous êtes une jeune dame seule. C'est moi qui devrais faire fuir ce badmash*.

Perveen regretta d'avoir partagé ses craintes avec le vieux serviteur.

— Restez là. Il y a tellement de monde dehors, il n'y a rien à craindre.

Grommelant toujours au sujet du danger prêt à fondre sur les jeunes dames, Mustafa suivit Perveen au

* Badmash : Sale type (ourdou).

rez-de-chaussée et il lui ouvrit la lourde porte avec un air cérémonieux. Puis, les sourcils exagérément froncés, il resta sur les marches en marbre après qu'elle fut sortie.

Un char à bœufs passa et Perveen en profita pour traverser la rue sans se faire remarquer. Alors qu'elle approchait du Bengali, celui-ci l'aperçut et releva brusquement la tête. Puis il pivota, comme s'il désirait se cacher.

— Bonne journée à vous, sahib. Travaillez-vous dans le quartier ? lui demanda poliment Perveen en hindi.

— Nan-an-an ! s'exclama-t-il en une sorte de toux rauque.

— Sahib, attendez-vous quelqu'un de Bruce Street ?

— Nan ! répondit-il, vivement cette fois, en lui lançant un regard noir de ses yeux injectés de sang.

Perveen s'évertua à conserver un ton posé.

— Connaissez-vous Cyrus Sodawalla ? demanda-t-elle enfin.

L'homme ouvrit la bouche, révélant des dents tordues tachées par le paan, puis demeura immobile un moment. Avant de s'enfuir en courant.

Perveen le regarda s'éloigner, consternée. Elle avait espéré qu'il lui répondrait « non ». Elle attendait un démenti catégorique, pas une fuite.

— Huzzah ! cria Mustafa en agitant les bras comme si elle venait de réussir un lancer parfait au cricket.

Perveen, trop secouée pour aller retrouver le vieux majordome, lui adressa un signe de la main et décida d'entrer dans la boutique de Yazdani.

Lily Yazdani se tenait derrière le comptoir, ses cheveux longs étaient attachés dans un tissu *mathabana* traditionnel. L'adolescente de quatorze ans portait un tablier blanc comme neige sur un joli sari jaune. Quand elle vit Perveen, elle lui adressa un sourire radieux.

— Kem cho* Perveen ! lança-t-elle en guise de salut gujarati.

— Bonjour, Lily ! Comment se fait-il que tu ne sois pas à l'école ?

* Kem cho : Bonjour (gujarati).

— Une canalisation d'eau s'est rompue hier, l'école est fermée.

Les commissures de ses lèvres s'abaissèrent en une grimace boudeuse exagérée.

— Je manque deux contrôles.

Perveen fit la grimace.

— J'espère que ce n'est pas la faute de Mistry Construction. Je crois bien que ce sont eux qui ont construit ton école.

— Qui s'occupe de cette canalisation ? Je préfère être ici à faire des gâteaux avec mon Pappa.

Perveen n'aimait pas entendre ça. Elle était rongée par la crainte que Lily quitte le lycée trop tôt.

Firoze Yazdani émergea de sa cuisine, son visage rond trempé de sueur.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir aujourd'hui, ma chère Perveen ? demanda-t-il en essuyant ses mains pleines de farine sur son tablier. On a frit les dahitans il y a une heure et ils trempent dans du sirop de rose. Et bien sûr, il y a les caramels crémeux à la noix de cajou et aux amandes, et aussi les coupes de pudding à la crème anglaise.

Avec toutes ses émotions, Perveen avait la conviction qu'il lui serait impossible d'avalier quelque sucrerie que ce soit sans étouffer. En même temps, elle ne pouvait pas sortir d'ici sans rien acheter.

— Je vais accueillir une vieille amie d'Angleterre au Quai Ballard plus tard dans la journée, j'aimerais bien que vous me prépariez une petite boîte de vos plus jolis dahitans.

— Les plus beaux et les plus sucrés ! Tout comme vous ! déclara Firoze le visage fendu d'un large sourire qui le faisait ressembler à un gros kaki craquelé.

— Au fait, auriez-vous servi un étranger ce matin ?

Firoze eut l'air intrigué, mais Lily répondit.

— On a eu un client grognon, et tout noir, avec un drôle d'accent. Il a acheté un gâteau aux dattes et du caramel aux amandes. Je lui ai dit qu'il pouvait s'installer à une table mais il est sorti.

— Il est resté dehors pendant plusieurs heures, expliqua Perveen. Je lui ai demandé s'il attendait quelqu'un

mais il a détalé comme si j'étais un affreux policier anglais !

— Il est probablement arrivé par le train de nuit parce qu'il avait l'air bien fatigué, supposa Lily. Avec son accent bizarre, il a demandé à quelle heure ouvraient les cabinets d'avocats du quartier. J'ai répondu que, pour la plupart, c'était neuf heures, et neuf heures et demie pour Mistry.

— Qu'est-ce qui te prend de donner des renseignements pareils sur nos honorables voisins ? demanda son père en agitant un doigt plein de reproche.

Firoze savait certaines choses sur Perveen qu'il n'avait bien heureusement jamais ébruitées. Si elle avait prononcé le nom de Cyrus devant lui, ses yeux se seraient aussitôt embrasés. Mais elle ne ferait pas étalage de ses erreurs passées devant sa fille, trop jeune et impressionnable.

— Son accent est bengali. Maintenant que Lily a décrit cet homme, est-ce que cela vous dit quelque chose ? demanda-t-elle à Firoze.

Le boulanger secoua la tête.

— Il fallait que je m'occupe de ma pâte à la cardamome, donc j'étais dans l'arrière-boutique. C'est bien que vous ayez fait fuir ce velgard* !

— Une femme sage peut devancer les ennuis, déclara Lily en nouant un délicat ruban autour de la boîte de friandises. Pappa, me laisseras-tu tenir ton commerce plus tard, comme Mistry-sahib fait avec Perveen ?

— Mon père est loin d'en être là ! s'exclama Perveen. Il continuera à travailler de nombreuses années et je dois encore faire mes preuves...

Elle en était convaincue, c'était une lourde responsabilité d'être la seule avocate de Bombay. Son premier devoir était désormais de ne pas faire honte à Jamshedji Mistry. C'était la raison pour laquelle la présence de l'étranger la contrariait – et aussi la raison pour laquelle elle n'en parlerait pas à son père.

* Velgard : Vagabond ou clochard (perse).

2

Derrière un rideau

Bombay, février 1921

DE RETOUR À LA MAISON MISTRY, Perveen confia la boîte de friandises à Mustafa et elle lui fit un bref résumé des paroles échangées avec l'étranger, sans mentionner le nom de Cyrus. Elle n'avait aucune envie que le majordome bavard lui pose davantage de questions. Il devait travailler.

À l'étage, elle ouvrit les meubles à tiroirs pour chercher tous les documents concernant feu Omar Farid. Il y avait pas mal de choses à lire : des actes de propriétés, des cartes et des plans cadastraux, des contrats avec le gouvernement pour la production de coutil kaki. Elle sursauta, deux heures plus tard, quand Mustafa frappa à la porte pour lui annoncer que le déjeuner était servi. Son père, qui venait juste de rentrer, était en train de se laver les mains en bas.

— Mon père vous a-t-il donné le résultat du procès ? demanda-t-elle en repoussant les dossiers.

— Il a dit qu'il avait faim.

Perveen se précipita dans la salle à manger du rez-de-chaussée où son père était assis à la longue table en bois de rose. Jamshedji Mistry était un bel homme de cinquante ans, élancé et doté d'une épaisse tignasse de cheveux bruns grisonnants. Le trait dominant de son visage – dont Perveen avait hérité en une version légèrement atténuée – était son nez en forme de bec. Les étrangers se moquaient du nez des Parsis, mais Perveen affectionnait ce trait qu'ils partageaient.

Ils inclinèrent tous les deux la tête et récitèrent les prières. Puis Mustafa servit le déjeuner envoyé par John, le cuisinier des Mistry, originaire de Goa. John avait travaillé dur pour préparer des koftas à l'agneau, un curry au poulet et au tamarin, un dal* jaune et épais à la moutarde brune, et un riz caramélisé. Il avait également ajouté des petits légumes marinés acidulés, des rotis de blé parfumés, et une boîte de nougatine au miel et à l'amande assez grande pour durer une semaine.

Mustafa prit un air désapprobateur quand Perveen demanda à être moins servie que d'habitude, sa nervosité avait affecté son appétit.

— Pappa, je suis pressée de savoir. Avons-nous gagné ?
Jamshedji accepta une grosse part de curry de poulet.

— Oui, on a gagné, mais après de longues délibérations, répondit-il. Si seulement tu avais vu l'avocat adverse sourire, il anticipait notre défaite !

— A-t-il appelé notre client à la barre ?

Perveen s'y était attendue.

— Ça, il l'a fait – et le garçon était préparé à toutes les questions.

Le garçon, c'était Jayanth, un docker de vingt ans qui avait été accusé par l'organisation d'avoir incité d'autres travailleurs à l'agitation. Étant donné la peur des Britanniques à l'égard des Communistes, Perveen avait suggéré que Jayanth soit présenté comme un homme travailleur, sans affiliation politique, simplement très préoccupé par la

* Dal : Plat de lentilles (hindi et nombreuses langues).

sécurité de tous les dockers. Cet intérêt finirait par aider son employeur, avait-elle argué, puisque moins d'accidents et moins de décès permettraient au travail de se faire sans interruption.

— Bien, dit-elle, soulagée que son accompagnement ait porté ses fruits. Et quelle était la teneur de la décision du Juge Thorpe ?

— Innocent pour tous les chefs d'accusation. Le Juge Thorpe a décrété qu'on devait rendre à Jayanth son ancien poste et qu'on devait lui rémunérer toutes ses journées depuis son licenciement, il y a trois mois. Et ça, je ne m'y attendais pas.

Perveen applaudit.

— Splendide ! J'aurais aimé te voir plaider cette affaire.

Jamshedji leva un doigt professoral.

— Ah, mais ton travail en qualité de chargée des titres et contrats est ce qui fait tourner le cabinet Mistry. Sans les contrats et les testaments, on ne pourrait pas défendre gratuitement des gens comme Jayanth.

C'était le plus beau compliment que Perveen ait reçu en six mois de travail. Elle n'accomplissait pas seulement les tâches d'une avocate mais également celles d'un clerc de notaire, d'une traductrice et d'une comptable. Mais qui était-elle pour s'en plaindre ? Il n'existait pas d'autres cabinets d'avocats en ville acceptant d'employer une femme à ces postes.

— Pappa, attendais-tu une visite ce matin ?

— Est-ce que cela a à voir avec le fait que tu épies des inconnus avec tes jumelles d'opéra ?

Perveen enfourna une cuillère de riz dans sa bouche avant de mâcher. Mustafa avait de toute évidence rapporté les événements du matin. Il fallait donc qu'elle dise la vérité, mais elle voulait par-dessus tout éviter d'inquiéter son père.

— Un homme bengali a rôdé devant la maison pendant trois heures. J'ai fini par traverser la rue pour lui demander les raisons de sa présence mais il a filé sans m'expliquer quoi que ce soit.

Jamshedji secoua la tête.

— Notre bien-aimé quartier du Fort est envahi de gens de toutes sortes. Mais une femme ne devrait jamais approcher un homme dans la rue.

L'agacement de Perveen grandit en entendant le ton désapprobateur de son père.

— Je ne l'ai pas vraiment approché...

— Tu as traversé la rue et tu es allée le voir lui précisément ! Dis-moi, est-ce là le comportement européen qu'on t'aurait enseigné à Oxford ?

— Non... Je... balbutia Perveen en rougissant. J'ai tout d'abord pensé qu'il venait pour te voir. Soit parce qu'il avait un rendez-vous, soit parce qu'il devait être en colère à cause de l'issue d'un procès.

— Je représente des clients de toutes les communautés, mais il n'y a eu aucun Bengali parmi eux au cours de l'année écoulée, déclara Jamshedji d'une voix aussi agaçante que le bruit de la cuillère cognant le bol de porcelaine contenant le riz que Mustafa servait. Ne te soucie pas de ce genre de choses. Préoccupe-toi plutôt des contrats.

— Oui. Il ne faudrait pas qu'on perde le titre de « Roi des Contrats », répliqua Perveen avec sarcasme.

— Persiste dans tes efforts et il se pourrait que tu deviennes à ton tour la « Reine des Contrats », gloussa Jamshedji.

— En parlant de contrats, nous avons reçu une requête de la maison Farid. La note d'accompagnement était signée de Mr Mukri, le mandataire de la famille. Il écrit que les trois veuves de Mr Farid désirent renoncer à leurs dots pour en faire don au waqf de la famille.

Perveen ne dissimula pas sa crainte que les trois femmes, qui ne percevaient plus de revenus de leur époux, renoncent à leurs seuls biens au profit de la fondation caritative.

Mais Jamshedji ne s'occupait pas des waqfs.

— On dirait que tu parles de mahr.

— En effet.

Perveen soupira, sachant qu'elle aurait dû utiliser ce terme pour le don spécial, versé en deux parties, que les femmes musulmanes recevaient des familles des époux. Le premier don symbolisait l'accueil de l'épouse par la famille ; la seconde partie du don, qui était versée soit en cas de divorce soit au moment de la mort du mari, était une promesse matérielle que l'épouse bénéficierait d'un traitement juste durant toute sa vie.

— Les juges de Bombay sont plutôt sourcilleux concernant les mahrs, ces derniers temps. Laisse-moi jeter un coup d'œil à ces documents.

Perveen alla chercher les deux lettres à l'étage et son père sortit son monocle en or pour examiner les fines feuilles de vélin.

— Ça ne vaut rien ! déclara-t-il en secouant la tête.

Perveen, perchée sur le bord de sa chaise, s'attendait à une telle déclaration.

— N'est-ce pas étrange que les trois femmes souhaitent une telle modification qui va à l'encontre de leurs intérêts – et que deux des signatures soient quasiment identiques ? Et comme c'est arrangeant pour le juge que cette lettre des femmes soit rédigée en anglais. Est-ce qu'elles parlent toutes couramment anglais ?

— Je ne peux pas répondre à la dernière question parce que je n'ai jamais rencontré ces dames. Mais ne tirons pas de conclusions hâtives, dit Jamshedji en adressant un regard réprobateur à sa fille.

Perveen ne cacha pas sa surprise.

— Es-tu en train de me dire que toutes ces années où tu as représenté Mr Farid tu n'as jamais parlé à ses épouses ?

— Non, répondit-il en faisant signe à Mustafa d'apporter le thé. Les veuves Farid mènent une vie de recluses. Depuis le décès de mon client, le seul homme du foyer est le bébé de la seconde épouse.

— Les purdahnashins ne parlent pas avec les hommes, intervint Mustafa en faisant le tour de la table avec la théière. Ma mère et mes sœurs ne vivent pas recluses

– mais beaucoup de femmes riches le font. Surtout les Musulmanes hanafites.

Perveen appréciait toujours la sagesse de Mustafa dans des domaines qu'elle connaissait mal. Son désarroi concernant la situation de ces femmes se transformait en curiosité. Les riches femmes musulmanes recluses pourraient, qui sait ? devenir une sous-spécialité de sa pratique de juriste.

— Mustafa, je crois que *purdah* veut dire « voile ». Est-ce que *nashin* signifie « femme » ?

— Tu es censé étudier l'ourdou, intervint son père. *Nashin* signifie « assis » ou « résider ». En conséquence, *purdah-nashins* veut dire « celles qui restent derrière le voile. »

Perveen but une longue gorgée du délicieux thé de Mustafa, un mélange de Darjeeling infusé avec du lait, de la cardamome, du poivre et beaucoup de sucre.

— Que penses-tu du représentant de la famille, Mr Mukri ? demanda-t-elle à son père. Je suis censée lui demander de m'assister dans les détails de la succession, mais il n'a pas vraiment répondu à mes lettres.

— Mukri était un des agents de gestion de Farid à la fabrique de tissu. Pendant la maladie de son patron, il a changé de poste pour résider avec Farid-sahib. Je l'ai rencontré quand il est venu signer les documents relatifs à sa nomination en qualité de mandataire de la famille et exécuteur testamentaire. C'est un homme jeune – mais il était très respectueux envers notre client.

— Comme il se devait ! Mais parlons de la lettre qu'il a envoyée, signée par les veuves. Je pense que deux des signatures pourraient provenir de la même main.

Jamshedji examina le document avant de le rendre à Perveen.

— Les noms signés de Sakina et Mumtaz se ressemblent en effet. Le nom de Razia paraît différent.

— Excusez-moi, sahib, mais vous devriez dire *begum*, intervint Mustafa depuis le coin de la pièce, où il se tenait dans l'attente d'un ordre. Pour parler avec respect de ces femmes mariées de haut lignage, on doit ajouter *begum*.

Perveen hochâ la t#te en direction de Mustafa.

— Je suppose que Razia-begum a sign# elle-m#me, dit-elle. Et si les deux autres signatures venaient de quelqu'un d'autre, peut-#tre de Mr Mukri ?

— Th#orie du complot ! gloussa Jamshedji. Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

— Ne devrait-on pas leur poser la question ?

Jamshedji reposa sa tasse de th# si brutalement qu'elle cliqueta sur la soucoupe.

— J'ai d#j# mentionn# le fait que ces dames vivent recluses. Je n'ai pas relu les documents du mahr depuis que j'en ai dress# la premi#re version, il y a des ann#es de #a. Rappelle-moi une chose, est-ce que ces dots sont de m#me valeur ? C'est dans le meilleur des cas ce qui se passe quand plusieurs femmes survivent au m#me #poux.

— Les dotations du mahr sont extr#mement diff#rentes, r#pondit-elle, soulag#e qu'il ait pos# la question. Ton client a l#gu# # la premi#re #pouse, Razia-begum, une dotation en terres : un hectare et demi # Girangaon, une parcelle sur laquelle se trouvent deux fabriques qui ont #t# construites en 1914.

Jamshedji leva sa tasse pour boire une longue gorg#e de th#.

— Cela me para#t un don assez cons#quent mais, en 1904, il s'agissait de mar#cages. Es-tu en train de me dire que ces deux fabriques sont celles qui ont fait la fortune de la compagnie ?

Perveen acquies#a, fi#re d'avoir relev# d#tail de la succession que son p#re aurait d# conna#tre.

— J'ai consult# la carte de ses biens immobiliers, que nous avons dans le dossier. La seconde partie du mahr, celle qui est attribu#e au moment du d#c#s de l'#poux ou en cas de divorce, repr#sente cinq mille roupies.

Perveen se r#jouit d'avoir les documents # port#e de main et d'#tre en mesure d'exposer clairement les d#tails des arrangements concernant les #pouses.

— La seconde femme de Farid-sahib, Sakina Chivne, a re#u un mahr bien diff#rent : une parure de bijoux en